

Le Faiseur de Théâtre

Par [Christophe Barbier](#)

publié le 22/01/2019

Humour et haine commencent par la même lettre, et ce n'est pas un hasard. C'est ce que démontre en tout cas le théâtre de Thomas Bernhard, bloc minéral d'agressivité brute, où le second degré, le mot d'esprit, le brillant n'existent pas. Présentées de conserve à Paris, deux pièces illustrent, sans concession, cette imprécation impitoyable qu'est le "bernhardisme".

Le Faiseur de Théâtre, décrit l'arrivée dans un bourg perdu et voué à l'élevage porcin d'un acteur qui se croit le plus grand du monde, Bruscon, et de sa famille. Dans ces deux textes, pas un mot n'échappe à sa mission : porter une charge de haine. Burlesque et glaçant, le verbe est une oppression. Si le spectateur rit, c'est par réflexe animal, pour ne pas étouffer. Malaise et rire sont frontaliers, on le sait.

En écho, en faux jumeaux, les deux personnages masculins offrent deux modèles de tyran. Dans le rôle du philosophe, Hervé Van der Meulen se fait retors et illuminé, il déroule un phrasé d'anaconda pour étouffer ce qu'il reste d'esprit familial et régler ses comptes avec toute une dynastie. C'est bien un anti humanisme qu'il promet : "Nous ne pouvons pas penser tant que nous sommes liés à

des êtres humains et à leurs besoins. Ce qui ne veut pas dire que les êtres humains ne nous intéressent pas - au contraire. Parce que nous avons tout concentré sur eux avec la plus grande des intensités, nous devons nous libérer d'eux." Thomas Bernhard, miraculé du sanatorium à 17 ans, protégé puis porté par une femme bien plus âgée que lui, est en fait une sorte de penseur post-nietzschéen. Ou hyper-nietzschéen. Sa misanthropie est totale, sans pitié, sans exception. Ou plutôt sa "misandrie", car c'est la part mâle de l'espèce humaine qu'il rejette.

Les sentences de Bruscon sont, au contraire des circonvolutions du philosophe, brutales et sèches. Ce cabot est un pittbull, un rustre qui pense avoir écrit "la comédie qui contient toutes les comédies". En pervers narcissique, il esclavagise ses enfants et humilie sans cesse sa femme. Pourtant, et c'est le tour de force de l'auteur, le spectacle de cette sauvagerie, quand elle est confrontée à son naufrage, au fiasco d'une vie, entraîne une compassion, presque une miséricorde. Inhumain, trop inhumain, Bruscon le tonitruant, Bruscon le grand raté, devient presque touchant tant il est pathétique. Au théâtre Déjazet, dans une superbe scénographie, crépusculaire, qui reproduit une salle de spectacle miteuse, l'image finale est grandiose. Et André Marcon, dont la présence colossale et le jeu brut sont taillés pour l'univers du dramaturge autrichien, prend une dimension falstaffienne au fur et à mesure que sombre son destin.